

FOLIES, MÉLANCOLIES ET AUTRES RAVISSEMENTS

Journée d'étude 1

RAISON ET DÉRAISON - LIAISONS ET DÉLIAISONS

Après avoir interrogé la notion de jouissance et ses ramifications, désir, excès, extase, ravissement, débordement, les membres de Gradiva se sont penché.e.s sur une thématique connexe, la folie, associée quant à elle à son pendant psychanalytique, la mélancolie. Les communications présentées lors de la première journée d'étude s'intéressent à la folie dans sa dimension clinique, à travers la dimension de l'enfermement et de la déliaison sociale, mais la relie essentiellement au processus créateur, à son parcours intime et « extime », tout en démontrant l'impact que le corps non docile, devenu fou ou accusé de folie, peut provoquer dans le corps social.

Si la folie est à relier à une descente vers un enfer intime, la mélancolie et ses variations, nostalgie, déplaisir, aboulie, en passant par l'abjection, autant d'états du sujet et de l'être qui peuvent mener à une déliaison sociale et à un enfermement psychiatrique, il s'agit également de lui enlever sa camisole de force pour l'associer à un élan libérateur, extase, extravagance, excentricité.

Cependant, cette folie est d'entrée de jeu reliée au corps social par Michèle Ramond (Paris VIII), dans un texte à la « poétique » assumée. Il s'agit pour elle d'interroger cette société folle de tant cultiver la guerre, source malgré tout de maints chef d'œuvres. Tout se passe comme si nous étions issus d'une cellule génétique vouée à la guerre, sous toutes ses formes, car la guerre fait partie de notre arbre généalogique et de notre structure familiale, de notre structure mentale ou inconsciente. Ainsi, que nous le voulions ou non, le temps qui est le nôtre est un temps de guerre, folie universelle où la création reste un moyen d'espérer et de lutter.

C'est cette lutte à travers la création qu'ont mené les « Trois Marias » dans leur roman épistolaire *Nouvelles lettres portugaises* (1972), dans un temps de guerre coloniale, temps de la virilité la plus exacerbée. Or, comme le souligne Alda Lentina (Dalarna University – Suède), la publication de ce roman va provoquer une véritable onde de choc dans le Portugal salazariste, en raison du thème qui traverse l'ouvrage de part en part : la vie intime (sexuelle) des femmes. Les diverses Mariana, Ana, et Maria-Ana, héroïnes du roman écrit à six mains, sont prises d'une folle envie de jouir, débordant ainsi, peu à peu, à travers une hystérisation des corps, des quadrillages mis en place par les processus disciplinaires participant à produire des « corps dociles ».

L'affirmation d'un désir au féminin et/ou d'un processus de création au féminin, la libre maîtrise de son corps, s'ils sont aujourd'hui un fait plus ou moins acquis dans les sociétés occidentales, n'en sont pas moins des acquis récents comme le démontre Élisabeth Campagna-Paluch, Dans un historique qui part du processus de psychiatisation de la mélancolie au XIX^e siècle, cette chercheuse rappelle comment les différents modes d'enfermement (couvents, hôpitaux, asiles, prisons) et les discours médicaux, participent à un processus de domestication du corps féminin, faisant de la femme artiste une hystérique en puissance ou au mieux, une névrosée mélancolique.

Nadia Setti (Université Paris VIII), à travers l'étude du livre hybride (journal et poésie) d'Alda Merini (1931-2009), *L'autre vérité. Journal d'une différente*, évoque le parcours de cette poétesse italienne qui, comme Silvia Plath ou Anne Sexton, a connu l'enfermement et les traitements psychiatriques. Or, c'est au sein même de l'enfer psychiatrique, avec une conscience de femme et poète, qu'elle parvient à « sauver » le corps, le désir et l'amour, un amour porté vers l'altérité, qui redonne parole humaine à des êtres

(femmes et hommes divers) exclus de la communauté humaine. Une « poétique » donc, qui sait rendre un visage aux plus vulnérables, des vers où la souffrance coexiste avec l'enchantement.

Cependant, dans un régime patriarcal, les femmes libérées ou les hystériques évoquées par Élisabeth Campagna-Paluch ne sont pas les seules déviantes à être condamnées, ostracisées ou enfermées. C'est ainsi que Fernando Curopos (Université Paris Sorbonne) relie la folie à la question de l'affirmation d'un discours autre dans un temps et un espace homophobes. En effet, la publication du recueil *Canções* (1920) d'António Botto (1897-1959) constitue un acte d'affirmation de la dissonance sexuelle, un *pride* avant la lettre. Les vers du poète s'énoncent sur un mode *camp*, préférant l'exagération, l'affectation et l'extrême sensibilité, modalité que la *doxa* associerait plutôt à une voix féminine. Ainsi, Botto fait "la folle", assume et incorpore ce que la société tient pour féminin, afin de dénoncer « l'hétérosexualité obligatoire » et la pure folie que représente un mode de pensée binaire et une crispation sur les identités figées.

C'est à un autre mode de pensée figé que s'attaque la poétesse (et philosophe) espagnole María Zambrano (1904-1991), à travers une critique radicale de la raison systématique, en revendiquant, face à la raison conceptuelle, une raison plus intuitive qui explore les limites de l'expérience humaine. Comme le souligne Mercedes Gómez Blesa, c'est à partir d'un langage inspiré de la mystique que Zambrano propose un chemin vers la connaissance, guidée par des intuitions éblouissantes, plus proches du délire et du ravissement que de la logique conceptuelle.

Quant à Ariana Harwicz (1978-), son écriture passe elle aussi par une rupture face à la raison conceptuelle, proposant un détournement du cogito cartésien : « Je désire donc je suis une débile mentale ». Or, c'est à partir de ce cogito personnel que Marie Audran opère une lecture de l'œuvre de l'écrivaine argentine qui vise, selon elle à crier et affirmer un « Je désire, donc je suis », transformant le corps fou (délié) en « corps de son œuvre ». Il s'opère alors un dépassement de la folie entendue comme un concept qui exclut et enferme. Harwicz fait œuvre de la folie, ouvrant la voie à des perceptions, des liaisons et des corps singuliers.

C'est cette raison systématique qui est aussi mise à mal dans le journal que Mary Barnes (1923-2001) a tenu durant ses années d'enfermement psychiatrique, relatant sa régression vers des stades très primitifs de la vie affective. Elle y examine, comme l'analyse Sylvie Camet, les rapports qui existent entre le lisible (ce qui est composé en direction du lecteur) et l'illisible inconscient. Ainsi, l'ouvrage s'énonce avec une totale limpidité, s'abandonne à l'évidence des situations décrites, sans embarras rhétorique.

Chez la poétesse italienne Amelia Rosselli (1930-1996), "l'ex-centricité" et le refus de l'identité figée passent, quant à elle, par un rejet d'une diction unilingue, préférant dans son recueil *Variazioni belliche* (1964), mélanger sa langue maternelle au français, à l'anglais et au latin, suivant ainsi un vécu linguistique personnel. À partir de l'étude de quelques poèmes de ce recueil, Francesca Maffioli (Université Paris VIII) établit un lien de sororité entre Rosselli et la figure mythique de Cassandre, notamment à travers l'accusation d'un « virage délirant ». Deux sœurs donc qui partagent la douleur du deuil et le « soleil noir de la mélancolie ». Or, le mélancolique reste rivé à un temps qui ne passe pas, et la poète de se tourner sans cesse vers les temps funestes de son passé biographique, dans un besoin de clarté et dans l'urgence débridée de verbaliser ses visions. Une écriture borderline pour ainsi dire où affleure à tout instant un « mythe personnel ».

C'est du côté des songes, des rêves, de la transition entre les états de rêve et d'éveil, que Fatima et Teresa Rodriguez invitent à une lecture transgressive de la « folie intellectuelle » à travers les poèmes de Sor Juana de la Cruz et de Rosario Ferré (*Las dos Venecias*, 1992).

Du songe, nous passons, avec Nadège Besse, à une analyse des « métaphores obsédantes » dans sa lecture de la figure maternelle dans l'œuvre d'Esther Tusquets. Un mythe personnel là aussi, puisque la mère de l'auteure s'avère être la seule source d'inspiration mais aussi de douleur, un amour inconditionnel et médusant qui frise la folie et révèle un désir inconscient de *regressus ad uterum*.